



# Local Line 12

## Paysages contemporains

12 sept. > 12 nov. 2012

- Emmèlie Adilon
- Jean-Luc Brignola
- Patricia Dubien
- Gisèle Gonon
- Romain Langlois
- Marie Mestre
- Lise Roussel

### Dossier de presse

Musée de Beaux-arts et d'Archéologie Joseph Déchelette - ROANNE  
Exposition en partenariat avec le Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole.  
Musée de Beaux-arts et d'archéologie, 22 rue Anatole France -Roanne - Ouvert les lundis, mercredis, jeudis, vendredis de 10h à 12h et de 14h à 18h - les samedis de 10h à 18h et les dimanches de 14h à 18h. Fermé les 1<sup>er</sup> et 11 novembre.



Pour la douzième édition du programme Local Line, qui vise à mettre en lumière la richesse créative contemporaine du territoire autour de Saint-Etienne, le Musée d'Art moderne expose au Musée de Beaux-arts et d'Archéologie J. Déchelette à Roanne. Sept artistes actuels, Emmélie Adilon, Jean-Luc Brignola, Patricia Dubien, Gisèle Gonon, Romain Langlois, Marie Mestre, Lise Roussel, revisitent à leur manière le genre, classique s'il en est, du paysage.

De décor, le paysage devient au cours du XVI<sup>e</sup> siècle un sujet à part entière, d'abord au travers de fenêtres ouvertes sur l'extérieur puis en s'épanouissant sur l'ensemble du tableau. Un basculement s'opère : les scènes illustrées deviennent prétexte à représenter un paysage. Des règles de composition apparaissent alors. Dans le paysage flamand, la profondeur est créée par la juxtaposition de trois plans-couleur, brun-ocre pour le premier, vert pour le plan moyen, bleu pour le lointain. En Italie, Alberti calcule la perspective mathématique, qui restera de règle jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le Classicisme intellectualise la représentation au profit de compositions géométriques et d'une prévalence de l'harmonie. Le paysage romantique, tout aussi éloigné d'un quelconque naturalisme, incarne les états d'âme et le sensible, la puissance exacerbée des passions.

D'un décor pour l'activité humaine, la nature a évolué vers une domestication par la raison, pour finir en miroir de l'âme... Mais le genre trouve sans doute son apogée dans l'Impressionnisme : ni rationnel, ni sensible, ni divin, ni normalisé, le paysage semble y régner dans toutes les palettes de sa spontanéité.

Le XX<sup>e</sup> siècle, dans sa dimension d'avant-garde et de décroisement des genres, dans son attitude de recul et de remise en question généralisés, mais surtout dans l'auto-questionnement de la pratique artistique, s'est éloigné de la question du motif quel qu'il soit. Le paysage devient un sujet de questionnements, d'analyse, de recherche de formes d'évocations justes, capables de susciter émotions et interprétations multiples. L'existence même du sujet est mise en doute : le Land Art fait de l'art avec la nature, l'Arte Povera la prélève pour l'exposer, et le paysage n'a plus la nature comme cadre ; le concept est une construction mentale, à même de convaincre de l'incertitude du monde et de ses réalités.

Alors le paysage aujourd'hui pourrait apparaître obsolète et désuet, pourtant les concepts ne vieillissent pas. Chacun des artistes présentés dans cette exposition nous montre un peu de son paysage, fantasmé, maniéré, fulgurant ou figé ; mental ou corporel ; maîtrisé ou contraignant. Cette promenade contemporaine au travers de paysages urbains ou ruraux, réels ou fantasmés, virtuels ou concrets, nous emmène dans des univers familiers, et proches des poncifs d'une histoire de l'art assimilée. Et pourtant ces jeunes artistes surprennent par le regard renouvelé, passionné et engagé qu'ils portent sur leur pratique. Cette exposition peut donc être vue comme une nouvelle étape, le chaînon manquant de l'histoire du paysage dans les collections du musée Déchelette. Chacun y trouvera, qui un écho à ses émotions, qui un plaisir esthétique, qui une envie de percer la démarche d'un artiste, démontrant « qu'art contemporain » ne rime pas toujours avec « hermétique ».

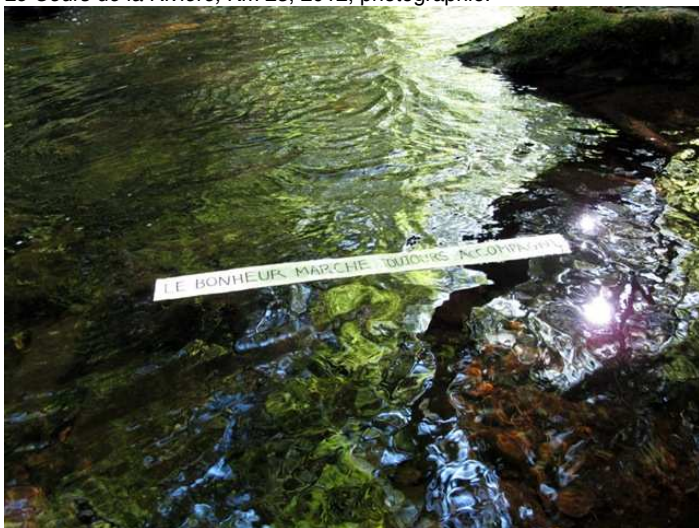
## Emmèlie Adilon

*Le Cours de la rivière*, 2010

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Honoré d'Urfé écrit *L'Astrée*, long roman d'amour entre un berger nommé Céladon et une bergère appelée Astrée. Il situe l'action au bord des eaux du Lignon, ce pays enchanteur où il est né et décor de ses premières amours.

J'ai marché environ cinquante kilomètres à vol d'oiseau, dans les eaux du Lignon jusqu'à la Loire. La rivière est rapide et vive. Elle abrite truites et écrevisses ; elle contourne les blocs de rochers, les pierres vertes recouvertes de mousse, elle roule sous les ponts de Vaux et devient mystérieuse sous le pont du Diable. Arrivée dans la plaine du Forez par la petite ville de Boën, pays d'Astrée, la rivière Lignon devient plus large et plus calme, bordée de jolis arbres, de petits bocages, de grands prés où des troupeaux de vaches évoquent des paysages tranquilles, un peu à l'écart. Elle finit son cours en venant se répandre dans le fleuve Loire, grand et somptueux en ce point. Elle en augmente ainsi imperceptiblement la puissance. Mais elle disparaît aussi à cet endroit précis, vers un lieu-dit : Cléppé, tout proche de Feurs.

*Le Cours de la Rivière*, Km 23, 2012, photographie.



### 50 photographies.

J'ai mis en place un protocole, sorte de cérémonial improvisé, afin que *L'Astrée* et ses nymphes m'accompagnent dans mon périple : sélectionner des fragments du texte d'Urfé, des phrases équivoques sur les questions qui touchent à l'amour, pour guider mes pas. Ecrire ces mots au feutre sur des bandes de tissu bis. A chaque kilomètre de l'itinéraire, déposer ces bandes dans la rivière, et les laisser dériver au fil de l'eau. Photographier la rivière emportant les mots d'Urfé, selon le rythme du récit, égrené du début à la fin de la lecture du texte. Ce fut une promenade singulière, rythmée de loin en loin par la

répétition de ce geste, à la fois hommage à un récit ancien mais toujours aussi incisif, et prolongement de mes recherches autour des pièges optiques de l'eau.

### 50 peintures.

Les fragments de phrases inscrits sur tissu, fabriquent 50 peintures sur papier et technique mixte. A partir de l'expérience vécue, les peintures sont traces et mémoires en décalage, un conservatoire mémoriel. Les deux propositions (peintures et photographies) forment ce que j'appelle une expérience double. Comme dans la vie, le réel est vécu et l'essence de celui-ci nous porte longtemps après. Quelque chose d'indicible qui nous accompagne.

### Un journal de marche.

L'expérience de la marche entretient un rapport avec le paysage, permettant de juxtaposer au projet initial un récit, mon récit de la relation que j'ai eue à ce moment-là avec la rivière. La rivière comme passeur d'émotion. 50 fragments d'écrits se sont constitués au fil de la marche.



*Le Cours de la Rivière*, Km 1, 2012, peinture sur papier et bande de tissu collée, 50 X 45 cm

## Jean-Luc Brignola

*Petites et grandes vues de train, 2000-2010*

Le train en marche, le paysage défile, impossible à saisir... Une suite sans fin d'accidents, de fractures visuelles... en longues traînées horizontales... Des lieux qui se succèdent, sans que l'on ait eu le temps de les habiter du regard... Déferlement des premiers plans... Plus loin, un dépôt de palettes, des poutrelles... containers... aiguillage... taches non identifiables... Des rails qui s'entrecroisent... L'ombre portée des grands pylônes, des armatures métalliques... Scansion régulière des poteaux... Des gares désaffectées, friches recouvertes de tags... Bâtiments *hight tech* aux lignes épurées... Façades rythmées par les fenêtres... Une longue frise de tags encore, sur un muret, déroule ses couleurs vives... Lotissements, jardin, vague terrain de foot, parking, pont, autoroute, fleuve, clocher d'église au loin... Bientôt l'œil ne saisit plus rien en particulier... Perception suspendue... Scansion régulière... visuelle et sonore... suscitant l'imagination, la rêverie... La méditation ? C'est trop dire... Une forme de recueillement plutôt, devant l'accélération du réel... L'occasion d'un retour sur soi... D'un souffle plus lent, d'une respiration plus profonde... D'une saisie intérieure de notre agitation, pour s'en déprendre, s'en tenir à distance. Une forme de mélancolie liée à la vitesse... l'intense végétation assombrit le regard, mais à travers les trouées, l'œil accède aux lointains, aux vertes collines, à l'horizon enfin... Lieu des nostalgies, de l'enfance, des douces courbes, épargné par les métamorphoses des premiers plans, comme à l'abri du monde... Longues lignes des câbles que l'on suit sans y penser... Un immense panneau publicitaire soudain capte toute l'attention, mais l'œil a pu quand même apercevoir, subrepticement, une petite silhouette, affairée et solitaire...

Dans les *grandes vues du train*, la fabrication du support est prédominante. Des tissus raboutés de façon sommaire, velours, tergal, unis ou imprimés, traversés de longues lignes de jonction, horizontales ou verticales. Un support fruste et inégal, aux différentes qualités d'absorption, de matière, de couleur. Débarrassé du châssis, comme au bon vieux temps du groupe Supports/Surfaces... Sur ces surfaces hétérogènes s'inscrit le paysage : une image fixe des lieux emportés par la vitesse, recomposée à partir de ces fragments volatilisés... La mémoire du support, de ses accidents et aspérités, ouvre un autre espace, celui de la transposition... La paix descriptive ruinée, le paysage s'achemine vers un statut étrange, entre chimère et chose vue...

La persistance des tags, loin d'être un élément exotique, indique un jeu de contamination. Le paysage s'écrit lui-même comme un tag : carambolage de signes, correspondances insolites, effets de saturation, de recouvrement... Comme s'il voulait relever la provocation des graphes bariolés qui grignotent son territoire...

De l'accélération inouïe du réel, naît cet impérieux besoin d'entrevoir un ordre des choses, de domestiquer le chaos visuel, d'en dégager l'impression paradoxale de sérénité, de grandeur parfois, de beauté pourquoi pas ?



*Grand Paysage aux tags, 2011, acrylique sur tissus raboutés, 145 X 129 cm*

## Patricia Dubien

La confrontation constante à l'horizontalité dans le paysage s'est imposée à moi comme une évidence en 1998 avec la série H. Depuis, mon travail se concentre sur ce qui se passe en dessus, en dessous et sur cette ligne d'horizon.

Ma pratique artistique met en question la répétition du geste dans une expression du paysage liée à la mémoire de celui-ci. C'est un relevé d'informations sur le temps qui s'écoule. L'impression que nous pouvons ressentir face à la lumière, la couleur et la projection du regard.

Le rapport au temps de cette pratique est aussi lié à l'utilisation de la peinture à l'huile qui induit un travail dans la durée.

Ce travail dans la durée m'a mise devant l'obligation de regarder autrement.

Au fil du temps, un travail photographique s'est installé pendant l'attente ainsi qu'un archivage de traces photographiées et filmées.

Cette circulation entre action/réflexion et dedans/dehors met en évidence les deux réalités du temps qui me préoccupent. Ce temps qui nous donne l'impression que tout est toujours identique dans sa continuité et ce temps arrêté. Ce temps identique qui relève de l'action de peindre et de son rapport à l'encrage et ces arrêts du temps qui dans l'acte de photographier laissent imaginer les vides entre eux.

Puis un autre chemin s'ouvre à moi en confrontant photographie et peinture dans un mode virtuel et cela me ramène à la peinture.

C'est cette pratique en continu de la peinture et de la couleur qui est l'élément nourricier de mes autres pratiques. Elle reste l'élément fondateur de toutes mes recherches.

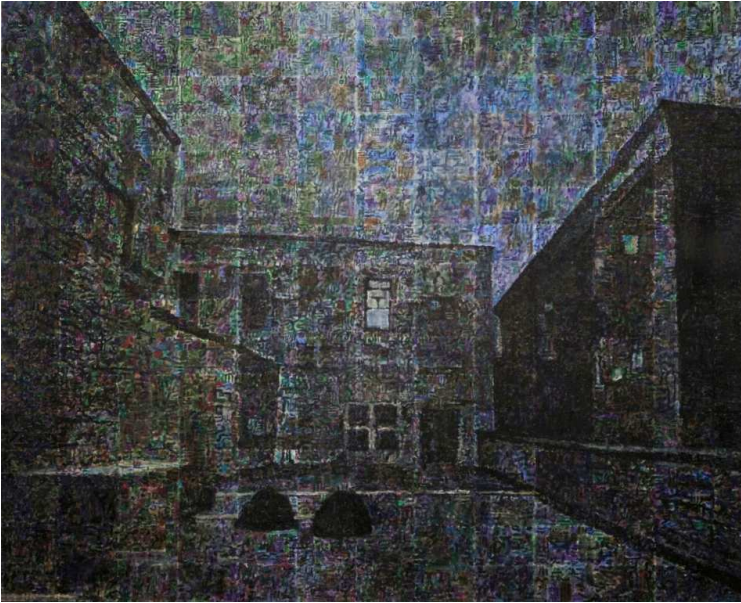


*S19*, 2012, huile et encre de Chine sur toile, 100 X 100 cm



*Correspondance, Novembre 1*, 2011, photographies numériques, 20 X 40 cm

## Gisèle Gonon



f- Cour bâtiment, 2009, acrylique sur toile, 100 X 80 cm

Mon approche de la peinture est une tentative de représentation à la frontière.

Elle évolue dans ces zones floues entre maîtrise et imperfection, figuration et abstraction.

C'est une production manuelle régie par un procédé de fabrication.

Le résultat : des images qui veulent ressembler au motif et qui, dans le même temps, s'en détachent.

Le procédé de fabrication de mes peintures est réglé suivant un protocole strict.

### Étape 1 :

Je collecte des images-source extraites de jeux vidéo. Elles représentent des architectures vides, des espaces qui n'existent que sous une forme virtuelle. Je les choisis pour leur qualité formelle et pour les ambiances artificielles qu'elles mettent en scène.

### Étape 2 :

Les images-source passent par plusieurs stades de traitement vidéo, photographique et informatique. Ces opérations visent à dégrader la qualité originale des images. Paradoxalement cette perte de définition génère de la matière, crée des zones de floues, des espaces indéfinis où la peinture pourra s'accrocher.

### Étape 3 :

L'image source est redimensionnée : ses mesures sont identiques à celle de la toile. La transposition de l'image source en image peinte se fait en utilisant une grille conçue sur une matrice quadrillée (1 cm x 1 cm).

### Étape 4 :

Sur l'image source je délimite des zones égales à 40 carreaux de la grille, agrandies à 400 %. Je travaille à partir de ces surfaces sans jamais me préoccuper d'un effet d'ensemble ou d'un résultat final. Ces cellules sont peintes comme autant de peintures abstraites. Le tableau se compose lentement, trame par trame. Ce travail de construction se fait mécaniquement, machinalement.

La rigueur du protocole fait que l'image source sera «de toute façon» reproduite.

## Romain Langlois

Il est question de bronze. De dépôt de calcite recouvrant partiellement ce bronze. De masses magnétiques animant ce bronze. De mouler des troncs d'arbres, des rochers, pour instaurer une notion d'état liquide. Romain Langlois confie : « En fait la nature est tellement belle que cela ne me donne presque plus l'envie de sculpter. Juste transformer une matière par un regard devient suffisant. Quelque chose comme ça. » Et c'est ce qu'il fait. Et il faut du métier pour ça. De la curiosité, de la gravité, de la sensualité, de l'ironie et de l'humour également.

Romain Langlois donne à voir l'objet et la représentation de celui-ci, fusionnant l'imaginaire du sculpteur avec celui, multiforme, d'un public surpris et fasciné. La force inouïe de cette sculpture est qu'elle se raconte à celui qui la découvre, son auteur ne nous tient pas par la main, il nous laisse voir. Voilà une approche où l'hésitation est permise car l'œil réfléchit, calcule, se demande, ne décide pas une fois pour toute ; une expression plastique où l'on se laisse aller à la perception, à la certitude, voire à l'erreur, à l'émotion toujours. Dans une hésitation féconde.

Quelque chose de Borgès et de son réalisme magique traverse ce bronze, ce bois, ce mouvement, cette visibilité, cette tentation d'offrir une collection de fragments naturalistes. Comme si le sculpteur s'éloignait un instant du quotidien pour mieux le « voir ». Et pour s'y replonger aussitôt, avec nous. Parce que c'est là que s'exprime une sorte de touchante vérité, au cœur de ce réel tantôt heureux, tantôt terrible.



Série Contenant, Souche, 2012, bronze à la cire perdue, 60 X 45 X 50 cm

Un réel où l'on peut travailler le bronze comme autrefois, essayer des techniques, en créer de nouvelles, apprivoiser l'eau, respecter le bois comme l'être vivant qu'il est, tout en étreignant avec avidité et jusqu'à plus soif la chair du monde. En choisissant d'être pleinement dans l'instant, dans cette recherche perpétuelle de la forme et de ses révélations.

Philippe Aubert de Molay (extraits)

## Marie Mestre

Marie Mestre explore depuis quelques années la puissance de l'image au travers différents media. La photographie, la vidéo, la broderie, l'installation sont autant de moyens pour mettre en valeur l'énigme du paysage, l'intemporalité des motifs, les décalages que peuvent susciter les gestes et interventions de l'artiste pour ouvrir des brèches. Ainsi, lorsqu'elle figure un ciel grâce à des clous plantés dans un mur, la sérénité du motif est troublée par l'usage de l'outil. Lorsque la nuit est chargée de noir de fumée, la densité fragile et veloutée de la matière inquiète et attire. L'installation Pylône (trio) est un dispositif qui comprend trois moniteurs posés au sol, face au mur. L'image projetée est celle d'une boucle identique, légèrement décalée temporellement d'un moniteur à l'autre. Une image fugitive, un paysage observé de la fenêtre d'une voiture ou d'un train : l'heure bleue, un pylône, des fils qui traversent le ciel. Mais le visiteur ne découvre d'abord que le halo bleu de la projection qui inscrit une durée par ses clignotements. L'artiste se joue du visiteur et déjoue les attentes, ré-enchantant le banal (une scène vue de voiture) tout en démystifiant l'inquiétant, l'heure bleue, promesse de tous les possibles dans l'entre-deux non identifiable que constitue cet « entre chien et loup ».



*Pylône (trio)*, 2011, installation avec vidéo sur trois moniteurs, 150 X 50 cm



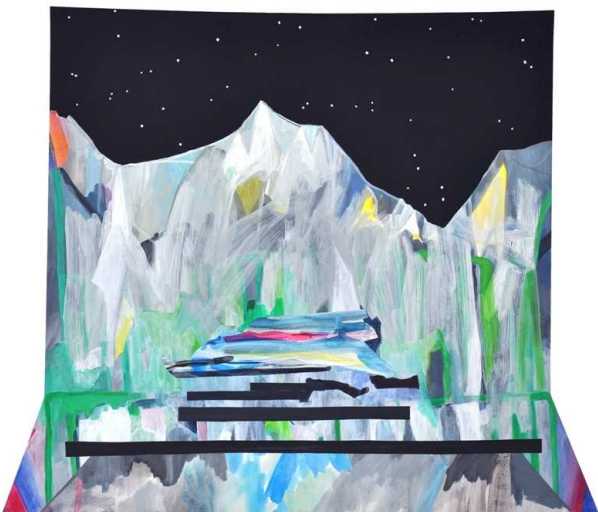
## Lise Roussel

Mes travaux sont la plupart du temps réalisés au moyen de techniques mixtes et de collages, avec comme matériau de base le papier. Ce support me permet une grande liberté, je peux le travailler jusqu'à ce qu'il soit lui-même une forme découpée, autonome, presque un objet de peinture. Pour moi le collage et le découpage restent très proches de l'acte de peindre, avec une énergie différente.

Je ne peins jamais d'après photographie, ni sur le motif. Si des éléments figuratifs reconnaissables peuvent apparaître, l'image se lit avant tout comme une peinture abstraite. Le problème de la représentation m'importe peu : mon but est de me débarrasser des habitudes qui pourraient me parasiter. Me dégager de tout ce qui peut empêcher ma pratique d'être personnelle et décomplexée, peindre ce que je veux, dans une volonté de construction et d'équilibre. La spontanéité est le fruit d'une grande rigueur.

*Nature ordinaire* est une série de petits formats sur papier autour du paysage qui ont été pour moi un terrain de jeux, un lieu d'explorations picturales quotidiennes. Ce titre fait écho au nom utilisé par l'Académie au XVII<sup>e</sup> siècle en France, qui rejette la peinture de paysage alors considérée comme un genre mineur. Cette dénomination me plaît car ce qui m'intéresse ici, ce sont justement la simplicité et la neutralité inhérentes au sujet qui le prédestinent aux expériences formelles : c'est ce qui fait toute sa vitalité, un extraordinaire prétexte à peindre. Tous ces lieux dont la construction et la composition sont largement empruntées à l'architecture et au paysage sont toujours dénués de présence humaine - et animale.

J'ai par la suite intitulé *No Man's Land* les peintures les plus récentes. Le « no man's land » évoque bien sûr cette absence de figure mais pas seulement. À l'origine, cette expression devenue très populaire revêtait une forte notion de danger, de désert, et surtout de frontière. Littéralement, cela signifie «terre d'aucun homme», et sa définition n'est pas sans contenir une certaine violence. « Le no man's land, en termes militaires, indique que toute présence humaine dans cet espace est considérée comme une agression : tout intrus sera abattu par l'une ou l'autre des factions ». Cela peut caractériser les dualités présentes dans ma peinture, ces élans contradictoires qui tentent de cohabiter sans qu'aucune des parties ne prenne le dessus : équilibre instable, abstraction et figuration, spontanéité et rigueur, souplesse du papier et poids du cadre, simplicité et saturation... Sur cette ligne ténue, si l'un des deux devient trop affirmé, la tension se relâche et toute ma peinture s'effondre.



*Kashmir*, acrylique et collage sur papier, 89 X 89 cm



*Sfum 1 et 2*, stylo, aquarelle et acrylique sur papier, 95 X 69 cm



## Pratique

### ***Local Line 12 - Paysages Contemporains***

**Emmélie Adilon, Jean-Luc Brignola, Patricia Dubien, Gisèle Gonon, Romain Langlois, Marie Mestre, Lise Roussel**

Exposition au Musée de Beaux-arts et d'Archéologie J. Déchelette de Roanne.  
Du 12 septembre au 12 novembre 2012.

Exposition en partenariat avec le Musée d'Art Moderne de Saint-Etienne Métropole dans le cadre du programme d'expositions *Local Line*

#### Commissariat :

Pauline Faure, Service Production du Musée d'Art moderne de Saint-Etienne Métropole  
Camille Perez, conservateur du Patrimoine au musée Déchelette  
Philippe Roux, Musée d'Art moderne de Saint-Etienne Métropole

Coordination : Pauline Faure, Service Production du Musée d'Art moderne

Contact presse : Christian Chavassieux – tél 04 77 23 68 72 - cchavassieux@mairie-roanne.fr

#### Remerciements:

Maurice Vincent, Président de Saint-Etienne Métropole  
Laure Déroche, Maire de Roanne  
Françoise Gourbeyre, Vice-Présidente de Saint-Etienne Métropole, Chargée de la Culture et des équipements culturels  
Suzy Viboud, Adjointe au Maire de Roanne, chargée de la Culture et Ouverture sur le Monde  
Alain Lombard, Directeur régional des Affaires Culturelles Rhône-Alpes  
Bernard Bonne, Président du Conseil général de la Loire

**Vernissage le mercredi 12 septembre à 18h, au musée Déchelette.**

**Publication de 40 pages en vente au musée Déchelette au prix de 10 € l'unité.**

#### **Animations.**

Visite guidée de l'exposition sur inscription les samedis à 10h30 (04.77.23.68.77).

15 et 16 septembre : Journées européennes du Patrimoine, entrée libre de 10h à 18h.

Mardi 2 octobre à 20h : en écho à l'exposition, dîner conçu autour du thème du paysage par le chef du restaurant le Tourdion, Sébastien Chouly. 49 €/personne

**Pour obtenir un programme complet des manifestations autour de l'exposition, se renseigner au 04.77.23.68.77 ou par mél : musee@mairie-roanne.fr.**

#### **Horaires et ouverture.**

Musée de Beaux-arts et d'Archéologie J. Déchelette - 22 rue Anatole France - 42300 Roanne  
Tél : 04 77 23 68 77 – fax : 04 77 23 68 78 – courriel : musee@mairie-roanne.fr

Ouvert tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h, le samedi de 10 h à 18 h, le dimanche de 14 h à 18h. Fermé le mardi, ainsi que les 1<sup>er</sup> et 11 novembre.

Tarif plein : 4,60 euros - tarif réduit : 2,50 euros (groupes, demandeurs d'emploi)

Gratuité pour les moins de 26 ans et le mercredi après-midi pour tous.